

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE CONDILLAC.

---

CONNOISSANCES HUMAINES.

---

TOME SECOND.



OE U V R E S  
C O M P L É T E S  
D E C O N D I L L A C ;  
R E V U E S , C O R R I G É E S P A R L ' A U T E U R ,  
E T  
I M P R I M É E S S U R S E S M A N U S C R I T S A U T O G R A P H E S .

T O M E S E C O N D .

A P A R I S ;  
C H E Z D U F A R T , I M P R I M E U R - L I B R A I R E ,  
R U E D E S N O Y E R S , N ° . 22 .

---

A N X I . — 1803.



---

ESSAI  
SUR L'ORIGINE  
DES  
CONNOISSANCES HUMAINES.

---

SECONDE PARTIE.

Du Langage et de la Méthode.

SECTION PREMIÈRE.

*De l'origine et des progrès du  
Langage.*

ADAM et Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur ame, et, en sortant des mains de dieu, ils furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que, quelque temps après le déluge, deux enfans, de l'un et

de l'autre sexe, aient été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement? qu'on me permette d'en faire la supposition; la question (1) est de savoir com-

---

(1) « A juger seulement par la nature des choses, » (dit M. Warburthou, pag. 48, Essai sur les » Hiéroglyphes) et indépendamment de la révélation, » qui est un guide plus sûr, l'on seroit porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile et de Vitruve, que les premiers hommes ont vécu pendant un temps dans les cavernes et les forêts, à la manière des bêtes, n'articulant que des sons confus et indéterminés, jusqu'à ce que s'étant associés pour se secourir mutuellement, ils soient arrivés, par degrés, à en former de distincts, par le moyen de signes ou de marques arbitraires convenus entre eux; afin que celui qui parloit, pût exprimer les idées qu'il avoit besoin de communiquer aux autres: c'est ce qui a donné lieu aux différentes langues; car tout le monde convient que le langage n'est point inné. » Cette origine du langage est si naturelle, qu'un père de l'église (Grégoire Nisséen) et Richard Simon, prêtre de l'Oratoire, ont travaillé l'un et l'autre à l'établir; mais ils auroient pu être mieux in-

ment cette nation naissante s'est fait une langue.

---

» formés , car rien n'est plus évident , par l'Écri-  
 » ture Sainte , que le langage a eu une origine diffé-  
 » rente. Elle nous apprend que Dieu enseigna la  
 » religion au premier homme , ce qui ne permet  
 » pas de douter qu'il ne lui ait , en même temps  
 » enseigné à parler. (En effet , la connoissance de  
 » la religion suppose beaucoup d'idées et un grand  
 » exercice des opérations de l'ame , ce qui n'a pu  
 » avoir lieu que par le secours des signes : je l'ai dé-  
 » montré dans la première partie de cet ouvrage)...  
 » Quoique , ajoute plus bas M. Warburton ,  
 » Dieu ait enseigné le langage aux hommes , ce-  
 » pendant il ne seroit pas raisonnable de supposer  
 » que ce langage se soit étendu au-delà des néces-  
 » sités alors actuelles de l'homme , et qu'il n'ait  
 » pas eu par lui-même la capacité de le perfec-  
 » tionner et de l'enrichir. Ainsi le premier lan-  
 » gage a nécessairement été stérile et borné ».  
 Tout cela me paroît fort exact. Si je suppose deux  
 enfans dans la nécessité d'imaginer jusqu'aux pre-  
 miers signes du langage , c'est parce que j'ai cru  
 qu'il ne suffisoit pas pour un philosophe de dire  
 qu'une chose a été faite par des voies extraordi-  
 naires ; mais qu'il étoit de son devoir d'expliquer  
 comment elle auroit pu se faire par des moyens na-  
 turels.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Le langage d'action et celui des sons articulés, considérés dans leur origine.*

§. I. **T**ANT que les enfans, dont je viens de parler, ont vécu séparément, l'exercice des opérations de leur ame a été borné à celui de la perception et de la conscience, qui ne cesse point quand on est éveillé ; à celui de l'attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d'une manière plus particulière ; à celui de la réminiscence, quand des circonstances, qui les avoient frappés, se représentoient à eux avant que les liaisons qu'elles avoient formées eussent été détruites ; et à un exercice fort peu étendu de l'innagination. La perception d'un besoin se lieoit, par exemple, avec celle d'un objet qui avoit servi à les soulager. Mais ces sortes de liaisons, formées par hasard, et n'étant pas entretenues par la réflexion, ne subsis-

toient pas long-tems. Un jour le sentiment de la faim rappeloit à ces enfans un arbre chargé de fruit, qu'ils avoient vu la veille : le lendemain cet arbre étoit oublié, et le même sentiment leur rappeloit un autre objet. Ainsi l'exercice de l'imagination n'étoit point à leur pouvoir ; il n'étoit que l'effet des circonstances où ils se trouvoient (1).

§. 2. Quand ils vécurent ensemble, ils eurent occasion de donner plus d'exercice à ces premières opérations, parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étoient les signes naturels. Ils les accompagnoient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action, dont l'expression étoit encore plus sensible. Par exemple, celui qui souffroit, parce qu'il étoit privé d'un objet que ses besoins lui rendoient nécessaire, n'en tenoit pas à pousser des cris : il faisoit des

---

(1) Ce que j'avance ici sur les opérations de l'ame de ces enfans, ne sauroit être douteux, après ce qui a été prouvé dans la première partie de cet Essai. Section II, ch. 1, 2, 3, 4, 5, et section IV.

efforts pour l'obtenir, il agitoit sa tête, ses bras, et toutes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet; et sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de se rendre raison, il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment il se sent intéressé à le soulager, et il obéit à cette impression, autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandoient et se prêtoient des secours. Je dis *par le seul instinct*, car la réflexion n'y pouvoit encore avoir part. L'un ne disoit pas : *Il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connoître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir*; ni l'autre : *Je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance*; mais tous deux agissoient en conséquence du besoin qui les pressoit davantage.

§. 3. Pendant les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent, qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions et aux différentes actions du corps, des perceptions qui y étoient exprimées

d'une manière si sensible. Plus ils se familiarisèrent avec ces signes, plus ils furent en état de se les rappeler à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice; ils purent disposer eux-mêmes de leur imagination, et ils parvinrent insensiblement à faire, avec réflexion, ce qu'ils n'avoient fait que par instinct (1). D'abord tous deux se firent une habitude de connoître, à ces signes, les sentimens que l'autre éprouvoit dans le moment; ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentimens qu'ils avoient éprouvés. Celui, par exemple, qui voyoit un lieu où il avoit été effrayé, imitoit les cris et les mouvemens qui étoient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avoit couru.

§. 4. L'usage de ces signes étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'ame, et, à leur tour, celles-ci ayant plus d'exercice, perfectionnèrent les signes et en ren-

---

(1) Cela répond à la difficulté que je me suis faite dans la première partie de cet ouvrage, section II, ch. 5.

## 8      ESSAI SUR L'ORIGINE

dirent l'usage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. Avant qu'on eût trouvé les signes algébriques, les opérations de l'ame avoient assez d'exercice pour en amener l'invention : mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes qu'elles en ont eu assez, pour porter les mathématiques au point de perfection où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail on voit comment les cris des passions contribuèrent au développement des opérations de l'ame, en occasionnant naturellement le langage d'action : langage qui, dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne consistoit vraisemblablement qu'en contorsions et en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modèle pour se faire un nouveau langage. Ils articulèrent de nouveaux sons, et en les répétant plusieurs fois, et les accompagnant de quelque geste qui indiquoit les objets qu'ils vouloient faire remarquer, ils s'accoutumèrent à donner des noms aux

## DES CONNOISSANCES HUMAINES.

choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très-lents. L'organe de la parole étoit si inflexible, qu'il ne pouvoit facilement articuler que peu de sons fort simples. Les obstacles, pour en prononcer d'autres, empêchoient même desouppçonner que la voix fût propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avoit imaginés.

§. 7. Ce couple eut un enfant, qui, pressé par des besoins qu'il ne pouvoit faire connoître que difficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible se replia d'une manière extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant donna encore lieu aux mêmes effets; cet enfant agita sa langue comme la première fois, et articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il vouloit, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer fit voir qu'ils n'auroient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen, ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bien-

tôt dans l'enfant toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à faire connoître ses pensées par des actions, manière de s'exprimer, dont les images sensibles étoient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne put attendre que du hasard la naissance de quelque nouveau mot; et, pour en augmenter, par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action, alors si naturel, étoit un grand obstacle à surmonter. Pouvoit-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyoit pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisoit si bien sentir?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa première flexibilité. Il parût alors aussi commode que le langage d'action: on se servit également de l'un et de l'autre: enfin, l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un temps où la conversation étoit soutenue par un discours

entremêlé de mots et d'actions. « L'usage  
 » et la coutume (1), ainsi qu'il est arrivé  
 » dans la plupart des autres choses de la vie,  
 » changèrent ensuite en ornement ce qui  
 » étoit dû à la nécessité : mais la pratique  
 » subsista encore long-temps, après que  
 » la nécessité eut cessé, singulièrement par-  
 » mi les Orientaux, dont le caractère s'ac-  
 » commodoit naturellement d'une forme  
 » de conversation qui exerçoit si bien  
 » leur vivacité par le mouvement, et la  
 » contentoit si fort par une représentation  
 » perpétuelle d'images sensibles.

» L'Écriture-Sainte nous fournit des  
 » exemples sans nombre de cette sorte de  
 » conversation. En voici quelques-uns :  
 » Quand le faux prophète agite ses cornes  
 » de fer, pour marquer la déroute entière  
 » des Syriens (2) : quand Jérémie, par  
 » l'ordre de Dieu, cache sa ceinture de  
 » lin dans le trou d'une pierre, près de  
 » l'Euphrate (3) : quand il brise un vais-

(1) Essai sur les Hiéroglyphes, §. 8 et 9.

(2) 3. Reg. XXII. II.

(3) Ch. 13.